Nous voyons dans la baie Chatam, au-dessous des ruines dont j'ai parlé, un contrefort très escarpé, déboisé sans doute par les colons qui tentèrent de s'y établir, l'herbe a remplacé les arbres sans que le terrain fût raviné et emporté par les pluies.

Toute l'île du reste est loin d'être aussi escarpée que ses bords : si les pentes, à l'intérieur, étaient aussi rapides qu'en beaucoup d'endroits sur le littoral, il est probable que l'eau des pluies s'écoulerait immédiatement vers la mer et qu'à la saison sèche les ruisseaux ne seraient plus que de minces filets se perdant dans leurs lits de rochers. Nous les voyons, au contraire, toujours très abondants, ce qui montre bien que l'eau se draine vers eux lentement et par des pentes insensibles.

Anson, en 1740, embrassant d'un coup d'œil l'île en vue de laquelle il passait, dit : « il y a un mondrain élevé, dans sa partie occidentale, qui s'abaisse et va se terminer à une pointe basse vers l'est. » Vancouver l'apercevant du large, le 30 janvier 1795, faisait la même observation : « l'extrémité sud-ouest nous paraissait s'élever brusquement de la mer en hautes falaises découpées et à pic et prendre ensuite une pente plus douce jusqu'à sa partie la plus haute qui était une colline d'une modique élévation, depuis laquelle le terrain s'abaisse d'une manière plus uniforme jusqu'à son extrémité nord. »

Pendant ma promenade dans l'intérieur, j'ai pu constater qu'à une certaine hauteur les rivières perdent leur cours rapide pour couler tranquillement entre de hautes berges de terre et que le sommet de l'île, formant une espèce de plateau mamelonné, arrosé par de nombreux cours d'eau, se prêterait admirablement à la culture.

Mais alors, puisque l'île est si riche, comment, depuis plus de trois siècles qu'elle est découverte, ne s'est-il trouvé personne pour venir réveiller ces richesses qui dorment sous la forêt ?

Plusieurs causes me semblent y avoir contribué. Comment songerait-on à venir tenter la fortune sur cet îlot ignoré, perdu au milieu des mers, quand, sur le continent voisin, des territoires immenses, tout aussi riches, tout aussi fertiles, restent en friche faute de bras pour les cultiver ? L'île des Cocos n'est aujourd'hui visitée que par de rares navires qui viennent, en passant, y prendre de l'eau et du bois, deux produits que la nature leur offre libéralement et sans compter. En dehors de ces occasions du hasard,

l'île n'a aucune communication avec le reste du monde. Un colon, pour y réussir, aurait donc besoin de gros capitaux, non seulement pour pouvoir attendre pendant trois ou quatre années que la terre lui rende au centuple ce qu'il lui aurait confié, mais même pour assurer ses approvisionnements pendant ces années d'attente et, plus tard, pour expédier aux ports du continent les produits de ses plantations. Il devrait être à la fois cultivateur et armateur. C'est là une double charge qu'il ne pourrait supporter qu'en donnant, du premier coup, toute leur extension à ses cultures. C'est pour cette raison, sans doute, qu'a échoué la tentative dont on voit les traces dans la baie Chatam.

Mais ce que l'initiative privée ne peut pas essayer, l'État peut et doit l'entreprendre, parce que l'État a les moyens d'attendre plus patiemment la rémunération de ses peines et surtout parce que ses actes ont un mobile supérieur à celui d'un gain immédiat.

On pourrait objecter que l'île des Cocos n'est pas facilement défendable. C'est une question qui reste à étudier ; mais combien l'Angleterre elle-même a-t-elle de possessions lointaines, y compris l'Inde, sa plus précieuse colonie, qui soient à l'abri d'un coup de main ?

Tenons-nous donc prêts, dès maintenant, pour le jour, lointain sans doute, où le canal de Panama sera percé et assurons-nous pour l'avenir des communications indépendantes entre nos colonies des Antilles et nos possessions d'Océanie. Nous ne possédons sur cette route que Clipperton, un rocher bien moins avantageux, à tous les points de vue, que l'île des Cocos. Rappelons-nous que l'Angleterre a occupé Aden en 1838 et Périm en 1855, bien des années avant que la mer Rouge fût unie à la Méditerranée. C'est un enseignement dont nous devons faire notre profit : il n'est jamais trop tôt pour agir, il est quelquefois trop tard.

Extrait de la REVUE DE GÉOGRAPHIE dirigée par M. LUDOVIC DRAPEYRON
(1893)